

Décal(qu)ages philosophiques vu par PhiloCité

* « Le monde qui nous concerne est faux, c'est-à-dire qu'il n'est pas un état de fait mais invention poétique, total arrondi d'une maigre somme d'observations : il est « fluctuant », comme quelque chose en devenir, comme une erreur qui se décale constamment, qui ne s'approche jamais de la vérité : car – il n'y a pas de "vérité". » (NIETZSCHE, Fragments posthumes XII, 2).

* « L'amour n'est autre chose qu'une joie qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure ; et la haine n'est autre chose qu'une tristesse qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure. Nous voyons en outre que celui qui aime s'efforce nécessairement d'avoir présente et de conserver la chose qu'il aime ; et au contraire celui qui hait s'efforce d'écarter et de détruire la chose qu'il a en haine. » (SPINOZA, Ethique, Livre III, Prop. 13, scolie)

Sur ces grands aplats patinés grisonnants se superposent des traits vifs et crus. Partout le geste est manifeste, ici il s'impose encore d'avantage. Il insiste sur les corps, force les contours. Armé de ses craies, le petit Robert Alonzi (qui signe sur un châssis de fenêtre) décalque « maman et papa ». Ou plutôt il repasse la réalité. Et il dépasse. En tentant de la cerner, il en rajoute une couche, la réinterprète pour se l'approprier, et la met en tension en la questionnant.

Poser un regard sur le monde qui nous entoure, n'est-ce pas une forme d'acte à part entière ? Cela laisse-t-il des traces ? Autrement dit, dans l'effort de compréhension du réel n'y a-t-il pas toujours une inévitable phase d'interprétation ? Le réel peut-il nous apparaître nu ou est-il toujours en quelque sorte réinventé ?*

« Armé de ses craies » : elles peuvent se révéler tranchantes. Par un effet de contraste glaçant avec les tons blanc-gris-bleu-sombres de la scène, les puissants traits de rouge évoquent lacérations et coulées sanglantes. Amour aussi, symbolisé par un cœur, tendre code enfantin qui nous maintient pourtant dans l'organique et l'hémoglobine. Dans cette composition particulièrement angulaire, ciselée, le graffiti d'enfant se détache. Par sa naïveté synthétique, il offre au tableau une vraie rondeur qui fait exception. Maman+papa=cœur. Le petit Alonzo dessine ses parents qui s'aiment. C'est dire que le peintre nous présente un décalage particulièrement brut, entre tendresse et violence, une ambiguïté entre amour et haine.

Qu'est-ce qu'aimer ? Qu'est-ce haïr ?* Peut-on aimer et détester à la fois ? L'amour permet-il de dépasser, effacer ou oublier la haine ? Peut-on se sentir contraint d'aimer (ses parents par exemple) et le vivre comme une violence ?

Une violence encore plus prégnante si on s'attarde sur les détails. L'attitude de maman a quelque chose d'inquiétant, la main semble prête à lui serrer le cou, pour l'étrangler. Et si l'on porte attention à la concordance

avec l'arrière-plan (plus précisément si on élimine les différences de plans pour les ramener sur un seul) papa est en mauvaise posture : les châssis de fenêtre et l'ombre extérieure d'un toit donne forme à une guillotine, dont la lame est tout juste sur le point de le décapiter. Parricide ?*

Tout est décalage. Il y a anachronisme entre la maturité des parents et les traces de l'enfant en bas âge, discordance entre la cravate bleue et le nœud papillon vert. Plus, c'est un univers instable, qui manque de fondation. Dans une perspective moyenâgeuse, le sol penche dangereusement vers l'abîme du dehors du tableau. C'est comme un appel du vide. Et sa présence dans les interstices, la toile étant laissée nue par petits endroits.

A nous d'en combler les trous...

philocité

**« L'enfant est toujours déjà approprié d'avance socialement, mais il doit à son tour s'approprier ceux qui l'ont approprié, son père, sa mère... Plus tard, il doit également, et tout aussi nécessairement, s'en détacher, sous peine de ne jamais devenir tout à fait adulte comme eux. Nous voici finalement de retour au thème de l'universalité probable du complexe d'Oedipe, et de la nécessité de sa résolution pour qu'émerge un sujet social capable de s'adapter à un ordre social qui a précédé sa naissance et qui doit s'imprimer en lui pour qu'il vive. Mais un sujet social capable aussi, parfois, de transformer et de renverser cet ordre qui le domine. » (M. GODELIER, Au fondement des sociétés humaines, Ce que nous apprend l'anthropologie, « Individu et sujet social »).*

Philo-Musée ? Comme lors de nos animations Philo-Art, nous n'avons ici aucunement l'ambition de révéler la vérité de l'œuvre à laquelle nous nous confrontons. Il s'agit bien plutôt de la considérer comme support de pensée, comme une occasion par laquelle, après nous être immergés dans celle-ci par une patiente observation, nous suscitons l'émergence de questionnements et cheminons ensemble sur les voies de nos réflexions, entre visée de pertinence et liberté d'impertinence.